

## INTERROGER AUTREMENT LES DÉFAILLANCES DES ÉLÈVES

Le plus souvent, les signaux faibles de décrochage chez les élèves sont considérés par la communauté éducative comme des défaillances de l'élève, et lui sont reprochés. Si l'on s'emploie à faire ici le pas de côté que la question du décrochage appelle, il est important d'examiner certains vocables de la vie scolaire, qui sont parfois vécus comme des stigmates par des élèves déjà fragiles. L'examen critique de ce lexique, proposé ci-dessous, n'est bien évidemment pas le remède miracle pour assurer un bon accrochage scolaire. Il ne s'agit pas non plus d'une inversion complaisante qui ferait reposer la « faute » sur le système éducatif ; mais d'une invitation à réfléchir, aux messages adressés par ces adolescents.

### ■ Qu'est-ce qu'une absence « justifiée » ?

Au quotidien, les élèves sont priés de justifier leurs absences. Les conseillers principaux d'éducation et les assistants d'éducation ont la lourde tâche de distinguer absences justifiées ou injustifiées, vrais ou faux certificats, signatures véritables ou imitées... Cet arbitrage est important parce qu'il figure sur les bulletins scolaires. Il apparaît logique de faire la différence entre des difficultés familiales ou médicales, et de simples pannes de réveil, pour ne donner que cet exemple. Mais un élève qui s'absente, même sans raison « valable », doit alerter. La négligence n'est peut-être que le masque d'un réel mal-être, d'une angoisse, d'une peur de la mauvaise note ou d'autres empêchements qu'il incombe à l'équipe éducative d'identifier.

La question de la justification conduit d'ailleurs de nombreux adolescents à louvoyer, à mentir, ou encore des parents à « couvrir » les manquements de leur enfant, dans un jeu de mauvaise foi qui n'est pas profitable à l'élève. Les élèves savent qu'il est obligatoire d'aller à l'école et d'en respecter les horaires et les échéances. S'ils ne le font pas, ils ont pleinement conscience qu'ils se mettent en difficulté et risquent d'être marginalisés. Pourtant, certains ne parviennent pas à venir en classe régulièrement. Or, il est important que la vie scolaire, comme les professeurs, s'emploient à essayer de comprendre la situation : ne pas arriver à entendre le réveil le matin, n'est-ce pas le signe d'une profonde fatigue ? d'un déni ? d'un sommeil insuffisant ? Chercher à « sécher » certains cours, n'est-ce pas le signe d'une peur de l'échec, d'un malaise avec un professeur, d'une difficulté à se confronter à la performance scolaire ? Être très souvent absent, n'est-ce pas le seul moyen d'inquiéter ses parents, de les

contraindre maladroitement à se retrouver autour de leur enfant, même si c'est dans une situation de crise? N'est-ce pas une manière de se mettre en danger, de s'auto-détruire, signe d'un état mélancolique voire dépressif qui peut parfois être profond, et grave? Ne pas revenir en classe, n'est-ce pas le signe d'une peur d'être jugé, mal accueilli à son retour?

Évidemment, c'est le travail au quotidien des équipes de vie scolaire que de « démêler » ces enjeux souterrains, et nombreux sont les professionnels qui s'appuient sur le moment de « justification » des absences pour repérer des situations difficiles, des fragilités. Pour aller plus loin, il faudrait peut-être sensibiliser les professeurs à cette question, pour qu'ils accueillent plus positivement les élèves qui ont été absents, et qu'ils désamorcent ainsi les tentations des élèves de réitérer cette absence. Supprimer la distinction entre absence justifiée et injustifiée pourrait peut-être constituer un levier, pour ouvrir un échange plus transparent et « honnête » avec l'élève absentéiste (et sa famille), moins empreint de culpabilisation, et donc plus fructueux.

### ■ Que signifie « être en retard »?

La notion de retard est tout aussi riche de significations et d'implicites. Si le bon fonctionnement d'un établissement scolaire oblige à respecter les horaires, les sonneries, il est important de se pencher sur les difficultés de certains jeunes à être à l'heure.

Les élèves des microlycées expliquent que souvent, dans leur scolarité antérieure, ils ont manqué des journées entières de cours parce qu'ils n'avaient pas été acceptés avec deux minutes de retard. Ils ne parvenaient pas à se lever tôt, réussissaient tout de même à arriver, mais repartaient chez eux pour ne plus se lever du tout de la semaine. Or, la question du sommeil (et donc du réveil) est cruciale chez les adolescents.

Chez les élèves qui tardent à venir en cours le matin, on trouve de nombreuses causes, qui peuvent se conjuguer : insomnie, pratique excessive des jeux vidéo, mal-être, difficultés à se repérer dans l'espace et le temps, phobie scolaire, etc. Lorsqu'ils n'ont pas été acceptés en retard malgré leurs efforts pour arriver jusqu'à l'établissement, nombreux sont ceux qui ne font plus le déplacement.

Ainsi, dans la plupart des SRE, les élèves sont acceptés dans l'établissement et en classe, quelle que soit leur heure d'arrivée. Ils sont également appelés, en cas d'absence à la première heure de cours, pour que l'on puisse leur signifier qu'ils sont « attendus ». C'est une difficulté pour l'équipe et pour l'enseignant

qui voit arriver ses élèves au compte-gouttes, mais cela incite les jeunes à venir, malgré tous leurs empêchements. Ainsi ne trouvent-ils pas de nouvelles « excuses » pour ne pas se présenter du tout. Ces jeunes rappellent ainsi qu'il n'est pas facile de se conformer au cadre scolaire, et que si la majorité des élèves y parviennent malgré tout, d'autres n'y arrivent que de manière très irrégulière. Pour ceux-là, peut-être pourrait-on envisager une plus grande souplesse, même dans les établissements classiques où il est important d'imposer un cadre clair.

Ajoutons que la notion de retard, entendue plus largement, est vécue de manière douloureuse par les élèves. Lorsqu'on leur dit qu'ils sont en retard, ils entendent aussi d'autres phrases souvent prononcées dans le système scolaire : « il a une année de retard », « il a du retard dans les bases en mathématiques », ou pire encore : « il a *un* retard ». Ce mot peut parfois charrier de difficiles complexes d'infériorité ou craintes de non-conformité, deux enjeux majeurs à l'adolescence.

---

### Le retour à l'école en microlycée

Les structures de retour à l'école, dont les microlycées, permettent à des jeunes déscolarisés de revenir en formation pour préparer un diplôme. Ces structures accueillent des jeunes volontaires aux itinéraires complexes et aux parcours chaotiques, présentant des fragilités multiples et souvent confrontés à des situations personnelles difficiles. Elles déplacent les cadres habituels du fonctionnement scolaire pour prendre en compte les contraintes et besoins des jeunes, aidant à combattre les mécanismes ayant antérieurement conduit à l'interruption du parcours de formation.

### ■ Faut-il exclure pour éduquer ?

Le terme « exclusion » est tout aussi lourd de significations. Chez l'adolescent, il touche à l'appartenance au groupe, à la peur d'être mis à l'écart ; et plus largement à la place dans la société. La pratique de l'exclusion en milieu scolaire résonne parfois de manière douloureuse avec des situations de précarité vécues par les familles.

Pourtant, au quotidien, il est évident qu'il est parfois nécessaire pour l'enseignant de faire sortir un élève qui l'empêche de mener son cours. De même, il est parfois important que l'élève passe quelques jours à l'extérieur de l'établissement pour réfléchir et éviter aux autres membres de la communauté éducative de se trouver à nouveau confrontés à son comportement dysfonctionnel.

L'exclusion définitive, elle, marque un point de non-retour qui est le résultat d'un acte grave, dont on ne comprendrait pas qu'il ne soit pas lourdement sanctionné. Il est sans doute possible, néanmoins, de réfléchir à d'autres formes de réponses aux incidents qui impliquent des élèves. En effet, il n'est pas sûr que l'exclusion favorise la prise de conscience, la responsabilisation de l'élève concerné.

Par principe, dans les SRE, il est important de ne jamais exclure les élèves, sauf à de très rares exceptions. L'équipe doit trouver des ressources pour maintenir le dialogue au sein de la communauté éducative, malgré des incidents qui peuvent être graves. Il s'agit avant tout d'éviter à l'élève un nouveau décrochage, même s'il s'emploie parfois, inconsciemment ou consciemment, à en recréer les circonstances. Cette position de principe peut tout à fait être transposée dans les établissements plus classiques.

Si un comportement perturbateur ne déclenche pas une exclusion de cours ou de l'école, l'élève pourra peut-être éviter de s'enfermer dans ses habituelles postures, dans l'insolence, dans la provocation, voire dans des comportements autodestructeurs. Peut-être sortira-t-il alors de la contradiction qui consiste à continuer d'aller à l'école tout en faisant tout pour en être exclu. Ainsi, chaque fois que les adultes peuvent éviter une exclusion, même quand le jeune les pousse dans leurs derniers retranchements, ils travaillent à la responsabilisation et à la « réparation » chez cet élève. Plus généralement, il est toujours intéressant de considérer l'insolence et l'insoumission comme un appel, une provocation à l'égard des règles établies, qui mérite notre attention. Le rappel du cadre, qui peut prendre la forme d'un simple entretien sur le règlement intérieur ou d'une mesure de responsabilisation, est alors un acte éducatif fructueux, à partir du moment où la réponse ne consiste pas à se « débarrasser » de l'enfant trop impertinent, voire violent. La lutte contre toutes les formes de décrochage requiert parfois l'abnégation et l'obstination des adultes, qui doivent essayer de ne jamais abandonner.

### ■ **Comment prendre en compte la peur de composer chez les élèves ?**

L'un des premiers signes du décrochage que l'on appelle parfois « de l'intérieur » est le fait, pour un élève scolarisé, de ne pas faire ses devoirs, de ne pas rendre de copies complètes, voire de manquer les contrôles.

Parfois, cela s'accompagne chez l'adolescent de provocations, d'esquives grossières ou de mensonges. Conscients qu'ils ne tireraient sans doute aucun bénéfice d'un aveu plus sincère, ils cherchent alors des « excuses » pour n'avoir

pas été capables de composer. Ils « préfèrent » adopter les masques de la négligence, voire de la plus pénible insolence.

Pourtant, lorsqu'on les écoute, ces élèves ont tout simplement peur des attendus et des échéances scolaires. Cette peur peut aller jusqu'à les paralyser. Perfectionnistes, ils ne parviennent pas à produire une copie dans un temps limité ; angoissés, ils recommencent plusieurs fois leur brouillon sans jamais écrire au propre ; autodestructeurs, ils ne rendent rien et froissent le sujet de manière ostensible en quittant la salle ; enfermés dans leur rôle de cancre, ils écrivent de manière illisible, etc. Ces attitudes conduisent inévitablement à de mauvaises notes, voire au zéro ; ces élèves étant incapables de se confronter positivement à l'évaluation.

Pour les encourager, presque malgré eux, il existe des moyens qui leur permettent de ne pas lâcher prise. Pour cela, il est intéressant de partir du postulat qu'ils ne parviennent pas à composer, et non pas qu'ils s'y refusent. Parfois, ils sont tout simplement rétifs, ou paresseux, mais même dans ces cas-là, les encouragements à persister peuvent être efficaces pour qu'ils se remettent à la tâche (voir p. 87 et p. 97 : comment la différenciation pédagogique, notamment en matière d'évaluation, peut permettre de désamorcer les résistances de ces élèves incapables de se confronter sereinement aux épreuves scolaires).